

Marie-Laure Susini

Hommage à Anne-Lise Stern¹

Anne-Lise, tu aimerais sans doute qu'on se souvienne que tu étais une très belle femme.

Un merveilleux gentleman de ton âge, Serge Moscovici, m'a dit un jour — et je te l'ai rapporté : « Anne-Lise était la femme la plus attirante que j'aie jamais vue. Elle était la sensualité même. »

Femme, tu l'étais assurément. Et pour beaucoup d'entre nous, une femme amie. Amie singulière, unique. Tes attentions allaient droit au cœur. Quand tu te déplaçais toi-même pour nous porter un panier de cèpes au retour de ta campagne, tu nous offrais encore quelque chose de plus, indéfinissable. Parce que cela venait de toi ? Parce que tu nous apportais aussi ton extraordinaire sourire ? Ton sourire, Anne-Lise, rien que d'y repenser, donne encore du bonheur.

Tu étais toujours disponible pour nous écouter, nous soutenir, nous aider, en toutes circonstances. Tu ne portais jamais de jugement. Mais tu étais sans complaisance. Jamais la moindre trace d'hypocrisie. Mais du tact. Une liberté, parfois une crudité saine, vigoureuse, vitale. Mais de la pudeur. Une ouverture, une indulgence inépuisable. Mais une façon brutale, rigoureuse, de trancher.

Je n'ose pas tout à fait le dire, car tu ferais peut-être la moue. Mais tu étais le modèle — tout à fait inimitable — d'une éthique de l'amitié, d'une éthique des relations au monde.

Et puis, il y avait ton regard. Soudain tu nous illuminais : tu nous regardais avec un tel amour, une telle intelligence, une telle confiance... Ce regard-là, je ne l'ai rencontré que chez toi. À lui seul c'était un don. On était ému, et bien plus : conforté. Hitler avait échoué. Anne-Lise pouvait avoir ce regard-là. Même après Auschwitz. De l'humain avait été sauvé.

¹ Texte d'hommage lu à la Chambre funéraire des Batignolles, le 21 mai 2013. *NDLR*.

N'est-ce pas ce qu'Anne-Lise Stern voulait précisément nous transmettre ? Soyez, après Auschwitz, des humains. Demeurez des humains. Préservez, sauvez, restaurez l'humain.

Elle-même s'employait à nous soigner, nous sauver d'Auschwitz. Pour traiter ses conséquences en nous, conscientes ou inconscientes, elle se fondait sur la psychanalyse. Elle comptait sur les psychanalystes. C'est pourquoi elle était particulièrement attentive à ce qui se disait et s'écrivait dans nos associations ; elle assistait aux colloques, aux réunions. De la salle, elle prenait la parole.

Aujourd'hui, on pourrait croire que ses remarques étaient écoutées, respectées. Revenons trente ans en arrière. Anne-Lise Stern était cette redoutable dame aux cheveux blancs qui, quand vous présentiez un cas clinique, allait immanquablement intervenir. Pour résumer... On présentait un impeccable montage théorique. Et Anne-Lise Stern, chaque fois : « Quel est le poids réel de l'Histoire, le réel des camps, dans l'histoire de votre patient ? »

Quelles réponses obtenait-elle ? Des faux-fuyants plus ou moins élégants, une indifférence plus ou moins amicale, plus ou moins déférente. Ce n'était pas pour décourager Anne-Lise Stern. Elle revenait chaque fois à la charge. Elle était cette question, qu'elle nous adressait, à nous, sans cesse : comment soignez-vous, comment traitez-vous les camps ?

C'était bien dérangeant.

Elle le savait. Pour mieux nous déranger, elle était capable d'improviser. Se lever au beau milieu d'un colloque, et se mettre à imiter un rat en trotinant dans les travées. Nous attendre derrière la porte d'une réunion. Pour dire à chacun, le répétant cent fois, au fur et mesure de la sortie : « Je vous décerne un certificat de juste. Je vous décerne un certificat de juste. » En y joignant le geste, et avec un sérieux énigmatique.

Cela ne nous faisait pas rigoler.

Pour ne pas nous déranger trop brutalement, elle usait — en toute connaissance de cause — de toute sa séduction. Elle en avait à profusion. Son but n'était pas de nous bousculer, mais de nous transmettre quelque chose. Malgré notre résistance, notre effroi.

Elle savait que nous étions proches d'elle parce qu'elle était ce qu'elle pouvait nous dire d'Auschwitz. Elle savait aussi qu'elle nous était insupportable parce qu'elle était ce qu'elle pouvait nous dire d'Auschwitz.

Quand avec l'âge, ses séminaires de deux heures devinrent épuisants à tenir... je lui suggérai la possibilité de les raccourcir : « Tu n'es pas obligée de parler si longtemps. D'ailleurs, l'essentiel, ce qui nous touche, ce pourquoi on vient t'écouter, tient toujours dans tes dix dernières minutes. » Sa réponse ? « Si je ne mettais pas d'abord deux heures à vous dire *ça*, si je vous livrais *ça* tout de suite, vous ne le supporteriez pas. »

Elle poursuivait. Inlassablement elle cherchait des traces, des débris de signifiants à nous indiquer pour que, tant bien que mal, nous nous débrouillions avec le gouffre de l'extermination, le trou noir qui continue à aspirer notre civilisation.

Elle éprouva parfois de la tristesse, à se savoir vouée à l'incompréhension, non seulement à cause de notre surdité, mais parce que ce qu'elle était, l'être qu'elle était devenue malgré elle, ce qu'on avait fait d'elle, ne pourrait jamais se dire et s'entendre entièrement. De la tristesse, mais jamais d'amertume. Elle puisait des forces toujours nouvelles dans la mission qu'elle s'était donnée : nous réunir autour d'elle pour nous réparer : comme les objets, les tables, la vaisselle, les sièges, cassés, fêlés, boiteux, qu'elle recueillait dans sa maison de Normandie, des survivants de la décharge. Elle nous rassemblait, nous les cassés, les fêlés du traumatisme Auschwitz, et elle nous regardait tous avec ses yeux de lumière et d'amour.

Pourtant, elle ne parlait pas que de *ça*. Elle s'intéressait avec un grand sérieux aux histoires d'amour. Elle avait sa certitude sur ce qui dirige le monde : le sexe. À déjeuner — à la Closerie bien sûr — c'était un bonheur de la retrouver. Elle liait à l'improviste conversation avec les voisins de table, célèbres ou inconnus. Quel que fût le ton ou le propos, elle était pleine d'attentions, souvent drôle, toujours affectueuse. Et totalement présente. Quel que fût l'interlocuteur, elle n'établissait ni barrière ni distance.

Elle ne parlait pas que de *ça*, mais *ça* la submergeait sans cesse, sans répit. En tête à tête au restaurant il arrivait, alors qu'on parlait avec légèreté de choses et d'autres, qu'un souvenir remonte. Le camp. Brutalement, sans que rien ne l'ait laissé prévoir... elle se mettait à pleurer. Un instant très bref. Terrible. Elle se reprenait aussitôt : « Excuse-moi », disait-elle.

Anne-Lise, c'est à nous de te dire : « Excuse-nous. » Excuse notre malaise à te voir pleurer, notre réticence à t'entendre. Notre fascination, qui est aussi rejet, et volonté d'oublier.

Mais cela tu l'as toujours su. Tu nous as par avance toujours excusés.

Par avance tu nous as toujours regardés avec ton regard lumineux, à la fois lucide et plein de confiance.

Anne-Lise, tu es pour toujours Anne-Lise Stern. Le témoin — au sens grec du martyr, de celui qui voue sa vie à témoigner — le témoin de l'humanité qui demeure malgré tout en l'humain. C'est ce témoignage-là que tu nous as transmis.